

INTRODUCTION

mémoire, histoire et identité en Amérique latine

Denis Rolland¹

IEP-Université Robert Schuman

Centre d'histoire Sciences Po

IUF

Mémoire et histoire : un brouillard transatlantique

Comme ailleurs dans le monde occidental, le cheminement des historiographies latino-américaines porte l'empreinte profonde, meuble et bruisante des « souvenirs » du passé, de leur stratification et de leurs multiples charriages ultérieurs.

Du Rio Grande à la Terre de feu, chaque conflit, intérieur ou extérieur, engendre ses sédiments de mémoire. Silencieux, murmurants ou bruyants, ils sont ensuite bousculés par une tectonique politique qui en fossilise les reliefs ou, plus volontiers, en rajeunit les formes ; ils sont érodés de manière très différentielle par des pédagogies nationales variables ; et, dans le même temps, ils sont enfin tamisés et, surtout, de mieux en mieux « représentés » par le travail de l'historien.

Cette mémoire prégnante dans la société est multiple, fragmentaire, intériorisée de manière différentielle par les groupes socioculturels nationaux et instrumentalisée par les pouvoirs : les guerres d'indépendance², les guerres civiles qui les ont parfois suivies, les guerres de la Triple Alliance, « l'intervention » française ou, plus tard, la Révolution au Mexique, les guerres du Pacifique ou du Chaco, celle « intérieure » de Canudos, la « guerre » anti-impérialiste de Fidel Castro, les guérillas des « années de plomb », le conflit des Malouines, les guerres civiles d'Amérique centrale ou déchirant la Colombie encore aujourd'hui... La liste n'est pas close de ces fosses où la terre a bu le sang des hommes, traces vives dans la représentation du passé de l'Amérique latine indépendante.

Dans cette géomorphologie très dynamique, la confusion entre histoire et mémoire demeure un problème aigu partout en Amérique latine, et notamment parce que l'individuation, la formation de ces Etats-nations est somme toute « récente » comparativement à la plupart de ceux de notre histoire européenne (mais n'oublions pas la création tardive de la Belgique, de l'Italie, de l'Allemagne pour la seule Europe occidentale...). Le problème est d'autant plus sérieux et récurrent que certains groupes mémoriels, minoritaires mais souvent fortement structurés (armée, anciens combattants, institutions, partis politiques...), ont cherché, voire cherchent encore, à objectiver ce savoir commun qu'est la représentation dominante et fonctionnelle du passé. Les modalités de cette tentative de prise de contrôle sont certes *parfois* moins grossières lorsque l'on approche du temps actuel. Les objectifs demeurent toutefois les mêmes : il s'agit de prendre, par la construction du passé, des options sur le temps présent.

De plus, les vecteurs de la production à caractéristique historique ou mémorielle, orale, imprimée ou désormais électronique, ne permettent que rarement une consommation douée d'instruments de discrimination. Et si la dernière technique de diffusion, Internet, est assurément extraordinaire par sa phénoménale extension et sa malléabilité individuelle, elle marque à bien des égards aussi une phase d'affaiblissement de la référence à l'auteur d'origine et de l'encadrement critique de l'information diffusée.

1. Remerciements très amicaux à Luc Capdevila et Joëlle Chassin pour leurs conseils.

2. Cf., par exemple aujourd'hui, la rhétorique « bolivarienne » du Président Chávez.

Pour ces raisons et beaucoup d'autres, il ne faut pas trop nourrir d'illusions quant au progrès de la diffusion sociale du savoir scientifique.

En France, les travaux de Paul Ricœur, de Paul Veyne, de Pierre Nora et de beaucoup d'autres résonnent bien sûr dans les lignes qui précèdent. Et ces auteurs n'ont pas eu besoin de se transporter dans les périphéries de l'espace occidental pour y rencontrer des objets d'études passionnants. Depuis plusieurs décennies, ces guides ont exploré les lieux parcourus aujourd'hui par nombre des auteurs de ce livre. Alors insistons : ce qui précède n'est nullement ou spécifiquement écrit parce que cet ouvrage porte sur l'Amérique latine. Au contraire. Certes, en Amérique latine, la poix séculaire de certaines représentations hégémoniques des histoires nationales colle encore aux doigts de l'historien. Et cet ouvrier sculpteur du passé n'a pas toujours conscience qu'il y a là, dans cette adhérence peu perceptible, une « réalité », un objet d'histoire.

Héritées souvent de constructions bipolaires du type conservatrices ou libérales, les représentations du passé célébrées par les pouvoirs dominants ont partout construit un cortège marmoréen de mémoire(s) statufiée(s) dans l'espace public. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir les avenues et places du sud au nord du sous-continent : au Brésil, le paysage des cœurs urbains est ainsi tapissé de ces héros de la guerre "impériale" du Paraguay qui n'ont pas été renversés lors de la proclamation de la République (1889) ; au Mexique, *zocalos* et *avenidas* sont bordés, outre des vestiges du *Porfiriato*, de ces monuments hérités d'une Révolution mexicaine commencée en 1910 et d'une mémoire de parti hégémonique qui ont structuré l'espace public mexicain pendant près d'un siècle et n'ont pratiquement jamais été déboulonnés, malgré l'alternance politique de la fin du XX^e siècle... Tout cela entrave parfois l'envol de Clio en Amérique latine, l'empêchant de diffuser largement des vues plus distanciées ou moins prisonnières des mythologies nationales. Encore convient-il de ne pas confondre les cas de certains pays aux universités anciennes et dynamiques, avec d'autres, souvent plus petits, où beaucoup de chemin reste à faire dans ce travail sans cesse recommencé de compréhension du passé et de ses représentations.

Ces stratégies d'instrumentalisation de l'histoire existent autant dans le "Vieux Monde" où est édité ce livre que dans le Nouveau. Donnons-en deux exemples simples.

En France, la manifestation très forte d'un affect pour l'histoire, contribue à ce que nombre d'individus ou d'organismes croient toujours nécessaire de penser le passé pour le grand public. Lorsqu'elles publient leur propre histoire, la difficulté des institutions officielles françaises (mais aussi belges, espagnoles...) à gérer le passé complexe des guerres du XX^e siècle³ en atteste. Dans une France pourtant fière de son passé et de sa tradition historiographique, certaines institutions sont emblématiques d'un usage politique du passé fort (re)créatif : ainsi pour la Collaboration durant les gouvernements de Vichy, voire pour son passé colonial. L'usage ou le mésusage, souvent en ombres chinoises, est parfois en contradiction radicale avec les travaux de la recherche contemporaine⁴.

Deuxième exemple où le contenu du passé est rarement "négocié" avec les historiens, le cas des institutions espagnoles : quels que soient les très importants progrès récents, leur difficulté à gérer le passé franquiste et certaines des modalités de la transition n'est plus à démontrer. Rappelons qu'à l'aube du XXI^e siècle les condamnations politiques prononcées par les tribunaux franquistes n'ont pas toutes été révisées⁵ (au nord des Pyrénées, la France n'a pas non plus achevé sa reconsidération officielle des guerres de décolonisation et de leurs conséquences). Alors, pourquoi attendre de l'Argentine, du Chili ou du Pérou un *aggiornamento* mémoriel et juridique rapide des années Videla, Pinochet ou Fujimori ?

Rien que pour l'*histoire institutionnelle*, il serait aisé de multiplier les exemples européens de présent en délicatesse de mémoire, autour de la Seconde Guerre mondiale et au delà, par exemple pour l'Italie et le fascisme, pour le Portugal et le salazarisme... Là et ailleurs, l'histoire commune, éloignée des constructions scientifiques, apparaît souvent d'abord comme une difficulté mémorielle non ou mal surmontée, occultante ou, dans le meilleur des cas, source de distorsion ou de confusion.

3. Denis Rolland, " Internet et les ombres chinoises de l'histoire : stratégies de mémoire et mythologies institutionnelles et politiques ", in *Les usages politiques du passé*, Université d'Aix-en-Provence, 2005.

4. Cf. le colloque *Les usages politiques de l'histoire*, ouvr. cité.

5. Cf. par exemple, Octavio Alberola, « Espagne : le long cheminement de la 'mémoire retrouvée' », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, BDIC, n°73, 2004, pp. 49-54.

Face à certains problèmes posés par l'héritage national, les réponses ou contournements sont variables. Néanmoins, sur les deux rives de l'Atlantique, on retrouve des stratégies et des dispositifs similaires : amnésie totale ou partielle ; raccourci plus ou moins rapide pour certaines périodes ; "lissage" politique ou reconstruction largement simplificatrice, parfois ponctuellement acrobatique et contradictoire. Quel que soit d'ailleurs le prix social de l'inconséquence de ce traitement public du passé : comme lorsque certains responsables des archives du ministère français des Affaires étrangères décident de reproduire sur leur site Internet une continuité étatique artificielle inacceptable (et incohérente) entre la Troisième République et la Résistance de Londres puis Alger, évinçant pour l'essentiel Vichy. Les recettes utilisées pour biaiser, simplifier, nimer de brouillard ou simplement modifier le passé sont variées : affirmation politique d'ancienneté ou d'antériorité, culte des héros, célébration des gloires nationales sont logiquement sensibles dans ces « tentatives » d'histoire institutionnelle. Au total, cette histoire très mise en scène et parfois débordante manifeste la volonté « pédagogique » de certaines élites de transmettre leur idée de la grandeur nationale⁶...

Déficits et manques de relais du travail scientifique

Pour le XX^e siècle latino-américain, la simple mise en œuvre factuelle reste à écrire pour certains temps et espaces : elle fait défaut ou souligne le déficit d'outils méthodologiques adéquats, manifestant une grande perméabilité vis-à-vis de pans entiers de mémoire collective. Si les problématiques et données événementielles sont souvent correctement posées pour des périodes antérieures, l'on manque couramment, à partir des années 1930, d'une mise en forme des données chronologiques de l'histoire latino-américaine. Certaines républiques du continent ne disposent pas encore d'une histoire nationale de qualité, utilisable par le public sans problème sérieux. Le curieux ne dispose parfois même pas d'une histoire narrative, écrite - pour prendre une formulation étudiante fréquente - "au niveau des sources", c'est-à-dire, selon Paul Veyne, « au niveau de la vision que les contemporains, auteurs de ces sources, avaient de leur propre histoire »⁷ : une simple juxtaposition ordonnée de sources⁸. Comment, dans ces conditions, espérer, sauf à fermer les yeux, qu'existe une histoire, avec quelque velléité de synthèse, politique, économique, culturelle, des relations entre Europe et Amérique latine ? Ajoutons, en citant Michel de Certeau, que ce n'est sans doute pas un hasard « si les espaces morts de l'érudition - ceux qui ne sont ni les objets ni les lieux de la recherche - se trouvent être, de la Lozère au Zambèze, des régions sous-développées, de sorte que l'enrichissement économique crée aujourd'hui une topographie et des tris historiographiques sans que l'origine en soit avouée ni la pertinence assurée »⁹.

Dans ce très modeste territoire de recherches qu'est la France, une petite génération de jeunes chercheurs "latino-américanistes" permet de ne pas perdre espoir, surtout relativement à l'essor global des recherches latino-américaines et nord-américaines. Il n'empêche, le XX^e siècle demeure un parent mal doté de cette historiographie latino-américaniste européenne. En outre, l'importance de la rupture apparente comme l'urgence politique poussent plutôt à écrire l'histoire de l'indépendance, celle de la construction des Etats-nations, ou bien elle incline à revisiter l'histoire coloniale. Qui plus est, le résultat du travail historique est qualitativement et quantitativement très hétérogène d'un pays à l'autre ; pour le XX^e siècle, il tend volontiers à couvrir des périodes correspondant d'abord aux grandes mythologies nationales, dressant, tel le volcan Parícutín dans le Michoacán mexicain, surgi dans un champ en quelques mois, une ombre trop visible au-dessus de larges lacunes historiographiques.

Cette topographie dominante en creux ou du moins très horizontale est particulièrement sensible en Amérique latine dans les pays où l'école historique est encore modestement développée ; là où aussi elle possède peu de prises sur le discours commun de la société sur son passé ou sur les différentes manières de concevoir la nation et l'identité nationale.

6. Cf. Denis Rolland et José Flavio Sombra Saraiva (org.), *Political Regime and Foreign Relations*, Paris, L'Harmattan, 2003.

7. Paul Veyne, "L'histoire conceptualisante", in Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire l'histoire, I Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 104.

8. Si la vulgarisation de qualité n'a plus nécessairement mauvaise presse, l'érudition nécessaire jointe à la frilosité des maisons d'édition et au caractère peu valorisant en matière de carrière universitaire de ce type de travail n'encouragent pas nécessairement cette production indispensable.

9. Michel de Certeau, "L'opération historique", in *Faire de l'histoire, I, Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 32.

Le serpent de terre de l'identité en Amérique latine

Il y a quelques années, lors d'une conversation informelle, un historien moderniste spécialiste de l'Amérique latine provoquait à peine en affirmant en substance : « L'Amérique latine d'aujourd'hui est un prolongement de l'Europe, ceux y voyant autre chose se trompent ». A México, Rio de Janeiro, Montevideo ou Buenos Aires, avec une vision traditionnelle de l'histoire écrite à partir des élites, il n'était pas complexe pour un Européen de se laisser aller à cette appréciation, surtout accueilli par des élites survalorisant leurs origines liées à l'Ancien Monde et développant un tropisme européen et parfois une capacité à rendre transparent ce qui, dans la société, ne leur ressemble pas¹⁰. Consciemment ou non, l'historien nourrit souvent une demande sociale.

Evidemment plus circonspect, François-Xavier Guerra écrivait :

« Prolongement outre-Atlantique de l'Europe méditerranéenne, [l'Amérique latine] appartient de plein droit, malgré sa greffe sur des populations et des cultures indigènes, au monde européen. C'est parce qu'elle appartient au même modèle de civilisation, au même univers culturel, qu'elle connaît des conjonctures culturelles et politiques semblables à celle des autres pays de l'aire européenne. Cette affirmation n'eût jamais été contestée par aucun Latino-Américain du XIX^e siècle, même s'il se fût plaint du retard de son pays par rapport à ceux qu'il considérait comme le centre de sa civilisation. A présent elle soulève cependant des réticences, voire des passions, dans bien des pays, non pas que la réalité soit autre, mais parce que le discours sur l'identité latino-américaine a changé »¹¹.

Les lignes qui précèdent sont autant de signes du caractère inévitable, dans tout travail d'histoire de l'Amérique latine de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, en ces temps d'immigration considérable venue de l'extérieur du continent, d'une réflexion sur l'identité, d'une analyse de son lien aux apports endogènes et externes, d'un retour sur chacune des formules très variables d'assimilation ou d'intégration, de la « race cosmique » mexicaine à l'« anthropophagie » brésilienne, en passant par des actes fondateurs radicaux tels l'argentine « Guerre du Désert »... Quand, dans le champ de l'histoire européenne, on peut s'interroger sur « la flexibilité des identités nationales et l'inertie des stéréotypes »¹², dans le champ latino-américain, l'espace d'interrogation s'ouvre à des questions plus élémentaires et complexes à la fois : dans nombre de cas, la question porte aussi sur les modalités de construction, de définition et sur l'extension géographique et sociale de ce que les élites nomment « identité ».

Combien même serait-on lassé par le caractère interminable et reproductible à l'infini de ces variations au mieux séculaires, l'interrogation sur les identités collectives (à de multiples échelles, groupales, locales, régionales, nationales voire supranationales) s'impose à la recherche latino-américaniste : cet espace de travail d'une vingtaine d'Etats qui reçut de l'Europe, avec les ingrédients extrêmement variables du métissage, une désignation d'ensemble très imparfaite (aussi bien le terme « Amérique » que l'adjectif « latin »). Mieux,

- parce que l'Amérique latine est une des plus durables extensions politiques et culturelles de l'Europe et que, outre les ressortissants de l'Ancien Monde, elle y a introduit par la contrainte un autre groupe de population très hétérogène venu d'Afrique,

- parce que les élites issues de manière plus ou moins lointaine de l'Europe ont, par un souci très raciste de blanchiment des populations, ouvert largement dans la seconde moitié du XIX^e siècle les portes à toute immigration non indigène, y compris asiatique (il en est plusieurs fois question dans ce livre, en particulier autour de la question du rapport à l'identité d'origine dans l'identité de destination),

- parce qu'au cœur des relations entre l'Amérique latine et l'étranger, il y a toujours, d'une manière ou d'une autre, la question de l'identité,

cette nécessaire réflexion sur l'identité s'impose par le biais des représentations, des images réciproques qui nourrissent l'ensemble des discours.

10. Cf. par exemple, Idelette Muzart et Denis Rolland (dir.), *Le Brésil face à son passé, la guerre de Canudos*, Paris, L'Harmattan, 2005.

11. François-Xavier Guerra, préface au livre d'Annick Lempérière, *Intellectuels, Etat et société au Mexique, Les clercs de la nation*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 16.

12. Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman, *Hommes et femmes dans la France en guerre*, Payot, 2003, p. 16.

Les « fatalités » persistantes de l'identité des élites

Rappelons quelques données de base.

Au XIX^e et au début du XX^e siècle, au cœur de l'identité des élites, il y a le désir d'Europe. Jusqu'à la fin des années 1930, la supériorité de l'Europe{xe "Europe"} est volontiers intégrée dans un schéma de perceptions en forme de « fatalités concentriques », bien perceptibles dans le milieu littéraire¹³.

Il y a d'abord, pour les plus pessimistes, la fatalité d'être, puis celle d'« arriver tard dans un monde vieux »¹⁴ : ce sentiment « épigonal », si développé en Argentine{xe "Argentine"}. Domingo F. Sarmiento{xe "Sarmiento"}, qui, plusieurs décennies auparavant, constatait que les débats de l'Assemblée nationale française étaient plus longuement reproduits à Córdoba{xe "Córdoba"} que ceux de l'Assemblée de Buenos Aires{xe "Buenos Aires"}, décrit en 1888 les Argentins{xe "Argentins"} comme « les plus avancés parmi les plus attardés » ; et ce n'est pas le pire exemple que l'on puisse choisir. La disgrâce spécifique d'être américain est alors celle d'être né et enraciné dans un sol qui est supposé n'être pas le « foyer actuel de la civilisation mais une succursale du monde »¹⁵. Et tout cela domine l'« anachronisme sentimental » d'hommes qui se sentent « propriétaires d'une âme sans passeport »¹⁶, en attente d'une modernité qui ne peut venir que d'Europe{xe "Europe"}. Une modernité alors entendue au sens kantien de « sortie de l'homme de sa minorité, dont il est lui-même responsable ».

Mais ces « fatalités » de la perception périphérique ne cessent pas avec cette enveloppe globale. Le malheur a généralement plus de détails. Le voisinage avec l'Indien ou le descendant d'Africain, la langue locale, le devenir de l'ancienne mère-patrie constituent autant de cercles engendrant le sentiment d'une infériorité par rapport au supposé « centre » européen, souvent accompagné d'angoisse : « Tous les pays périphériques de l'Europe{xe "Europe"} ont construit une sorte d'angoisse identitaire », comme l'écrit le Brésilien Evaldo Cabral de Mello{xe "Mello (E. Cabral de)"}¹⁷.

En effet, peut-être surtout dans le monde hispano-américain, certains ajoutent une plainte franche : celle d'être nés dans la « zone chargée d'Indiens ». Ces Indiens (dotés très tardivement d'une majuscule) constituent dans les imaginaires européens l'un des éléments de l'exotisme latino-américain{xe "Latino-Américains"}. Or cet exotisme, mal accepté par les Latino-Américains{xe "Latino-Américains"} d'origine européenne, est au contraire fortement cultivé dans un Ancien Monde s'intéressant aux « sauvages » : à Paris{xe "Paris"}, depuis les Ioways d'Amérique du Nord présentés par le peintre Georges Catlin{xe "Catlin (G.)"}, depuis la troupe de Buffalo Bill en 1866, l'Indien représente d'abord l'image d'une humanité primitive, vaincue ou déchu ; même pour certains scientifiques, il ne représente qu'un « minimum humain » incapable de progrès¹⁸.

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, certaines applications d'un « darwinisme créole » conduisent en outre à peser les cerveaux indigènes et, dans certains cas, à vouloir détruire les Indiens comparés à des rats, au moins par le moyen d'une immigration européenne massive¹⁹. Et on imagine volontiers dans ce monde « blanc » ou qui se perçoit comme tel, certain de sa supériorité, que le métissage tirera à terme vers le blanc « dominant » l'ensemble de la population. De plus, longtemps, les canons de la langue demeurent ceux de l'Europe{xe "Europe"}. L'Amérique latine paraît le domaine du « dialecte » : les *Dictionnaires* des Académies espagnoles ou portugaises n'admettent que bien plus tard les américanismes ; là aussi, cette Amérique relève « de la dérivation, de la chose secondaire », à nouveau succursale²⁰.

13. Cf. ce qu'écrit Alfonso Reyes{xe "Reyes (A.)"}, in *Europa-América latina*, Buenos Aires{xe "Buenos Aires"}, I.I.C.I., 1937, pp. 12-13. Ce type de schéma a notamment été évoqué par Jacqueline Baldran{xe "Baldran (J.)"}.

14. *El Diario*, 09-01-1888, art. cité.

15. Selon Alfonso Reyes{xe "Reyes (A.)"}, *ouvr. cité*, pp. 12-13.

16. Selon des propos attribués à la mécène argentine Victoria{xe "Victoria (Ch.)"} Ocampo{xe "Ocampo (V.)"}.

17. Cité par Tânia Franco{xe "Franco"} Carvalhal{xe "Carvalhal (T.F. de)"} (U.F. Porto Alegre{xe "Porto Alegre"}) in Katia de Queirós Mattoso, Idelette Muzart, Denis Rolland (dir.), Centre d'Etudes sur le Brésil{xe "Brésil"}, *Matériaux pour une histoire culturelle du Brésil*, Paris{xe "Paris"}, L'Harmattan, 1999.

18. M. Dally{xe "Dally (M.)"} (1883) in « Observations sur les Galibis », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*{xe "Paris"}, 1883, pp. 796-816 (cité par Gérard Collomb (éd.), *Des Amérindiens à Paris, photographies du prince Roland Bonaparte*{xe "Bonaparte (R.)"}, Paris, Créaphis, 1992).

19. Pour la Bolivie par exemple{xe "Bolivie"}, cf. Marie-Danièle Demélas{xe "Demélas (M. D.)"}, *Nationalisme sans nation? La Bolivie aux XIX^e et XX^e siècles*, Toulouse{xe "Toulouse"}, CNRS, 1980, pp. 96-98.

20. Alfonso Reyes{xe "Reyes (A.)"}, *ouvr. cité*, p. 13.

Une autre fatalité peut être l'appartenance au monde hispanique ayant pour centre l'Espagne{xe "Espagne"} d'après 1898 : l'Espagne est perçue par certains comme sceptique, déshéritée et finalement douloureuse. L'image du Portugal{xe "Portugal"} est différente, en raison des modalités spécifiques de l'Indépendance du Brésil{xe "Brésil"}, parce que Lisbonne{xe "Lisbonne"} maintient un empire colonial considérable en Afrique{xe "Afrique"} et en Asie{xe "Asie"} : la *Regeneração* a donné au pays plus de quarante ans de paix intérieure, en dépit d'un « peuple inquiet de sa propre décadence »²¹ par rapport à l'Europe{xe "Europe"} au nord de la Péninsule, et avant les années plus difficiles précédant l'avènement de la République en 1910. A cette perception hispano-américaine d'un centre décadent²², l'on peut surimposer, dans certains cas, le handicap d'être latin, de culture latine : à l'ère de l'affirmation continentale de la supériorité des Anglo-Saxons, ce raisonnement atteint le centre de toutes les fatalités.

Dans la première moitié du XX^e siècle et encore plus au-delà, on pourrait penser qu'avec l'émergence des nationalismes culturels, cette conception dévalorisante du local et des fatalités d'être latino-américain a définitivement disparu. Même s'il est certain que beaucoup de conceptions liées à l'identité en Amérique latine ont alors profondément évolué, muté ou été remises en cause par les avant-gardes (néanmoins elles-mêmes formées en Europe), il paraît raisonnable de douter de la disparition complète, au sein de la plupart des élites sociales et culturelles, de cette conception épigonale et viscéralement périphérique, jusqu'en ce XXI^e siècle commençant.

Au début des années 1990, au moment de la création d'un nouveau groupe de recherche²³, François-Xavier Guerra suggéra - qu'il lui soit à nouveau rendu hommage ici - de constituer avec d'autres jeunes collègues et de coordonner une équipe de travail sur les modèles de l'Europe : enjeux politiques ou culturels, perceptions et images, mémoires et modèles, autant de mots qui méritaient donc, s'il s'agissait d'explicitier la dynamique envisagée de « dons et transferts d'une part, acceptation, adoptions, adaptations et refus de l'autre »²⁴, qu'on s'y attardât un peu plus. D'autant que la mobilisation du terme « modèle » ne peut qu'engendrer réticences et polémiques dans un champ lexicologique extrêmement ouvert et parfois contradictoire : vu d'Amérique latine, ce terme polysémique de “ modèle ” possède un contenu polémique ; appliqué à l'Europe{xe "Europe"} par un Européen{xe "Européen"} , le terme paraît, pour les XX^e ou XXI^e siècles, malaisément manipulable, suspect de contenir une nostalgie dominatrice ou un traditionnel complexe de supériorité.

D'abord expérimentée personnellement sur le terrain mexicain, la réflexion a ensuite été étendue collectivement à toute l'Amérique latine²⁵. Plusieurs livres ont été publiés dans cette voie, tracée d'abord avec Georges Lomné et Frédéric Martinez²⁶, puis avec nos collègues espagnols Lorenzo Delgado Escalonilla, Antonio Niño et Eduardo Gonzalez Calleja²⁷. Est venu ensuite le temps de son application spécifique au monde luso-américain, ce Brésil logiquement assez mal connu des hispano-américanistes²⁸.

Cet ouvrage poursuit et élargit la réflexion collective, avec quatre pays mis en parallèle du nord au sud du sous-continent, Mexique, Brésil, Argentine et Paraguay.

Construit autour de la liaison aussi complexe que fondamentale entre mémoire collective et identité perçue ou représentée, ce livre donne d'autres éléments de réflexion sur la question des transferts vers l'Amérique latine.

21. Albert-Alain Bourdon{xe "Bourdon (A. A.)"}, in “ Portugal{xe "Portugal"} ”, *Encyclopaedia Universalis*, 1985, vol. 14, p. 1118.

22. Une perception à nuancer. Selon Leyla Perrone Moisés, “ dans les discours culturels brésiliens du XIX^e siècle, Europe est presque toujours synonyme de France. Dans les pays hispano-américains, l'Europe inclut encore l'Espagne et sa tradition culturelle, tandis que les Brésiliens ignorent de plus en plus le Portugal ” (“ Gallophilie et gallophobie dans la culture brésilienne, XIX^e et XX^e siècle ”, in K. de Queirós Mattoso, I. Muzart et D. Rolland (dir.), *Le Brésil et les modèles de l'Europe*, Colloque 1999 du CEB, Paris, PUPS, 2000).

23. Le GDR 994, Le Politique en Amérique latine, XVI^e-XX^e siècles, intégré depuis dans l'UMR 85-65.

24. Cf. le beau livre de Fernand Braudel{xe "Braudel (F.)"}, *Le modèle italien*, Paris{xe "Paris"} , Arthaud, 1989.

25. Denis Rolland, *La crise du modèle français, Marianne et l'Amérique latine*, PUR, 2000 ; *Mémoire et imaginaire de la France en Amérique latine*, Paris, IUF-L'Harmattan, 2001.

26. Cf. les travaux de cette équipe “ Modèles politiques et culturels de l'Europe {xe "Europe"} ”, notamment ceux de Georges Lomné,{xe "Lomné (G.)"} Frédéric Martinez{xe "Martinez (F.)"} et Denis Rolland et le livre collectif publié alors *L'Amérique latine et les modèles européens, XIX^e-XX^e siècles*, L'Harmattan/MPI, 1998.

27. Eduardo Gonzalez Calleja, Lorenzo Delgado, Denis Rolland (coord.), *Politiques culturelles de la France en Amérique latine*, Paris, L'Harmattan, 1998.

28. Katia de Queirós Mattoso, Idelette Muzart Fonseca dos Santos et Denis Rolland (coord.), *Mémoire et identité. Les modèles de l'Europe au Brésil*, Paris, PUPS, 2000. Denis Rolland, Marcelo Ridenti (dir.), *Intellectuels et politique, Europe-Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Après un premier volume consacré à l'Histoire culturelle des relations internationales (L'Harmattan, 2004), le séminaire " Transferts culturels " du Centre d'histoire de Sciences Po produit ici son second ouvrage. Comme pour le précédent, l'éventail des perspectives ouvertes par chacun des auteurs nourrira la fructueuse réflexion du lecteur.